LA MALAISIE CONSTRUIT SA NOUVELLE CAPITALE

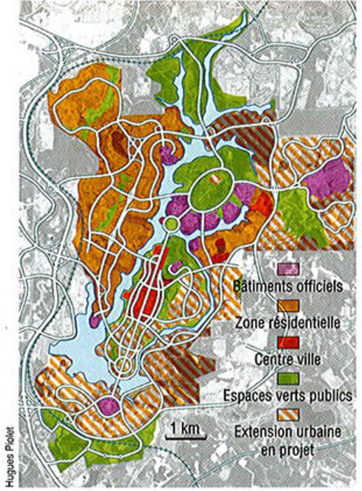
Ne reste plus qu'à la peupler !

Exit Kuala Lumpur. Vive Putrajaya. Une ville prévue pour 350000 habitants, mais où, pour l'instant, plus de 80% des logements restent inoccupés. Récit d'une utopie urbaine.

TEXTE D'ELISABETH D.INANDIAK - PHOTOS DE NADIA BENCHALLAL

Une ville toute pimpante, sur plus de 4500 ha (environ la moitié de Paris). Au sud, ces amples immeubles résidentiels (vides) bordent le périphérique (vide). Les candidats à la propriété ne se bousculent pas.

Photos Nadia Benchallal / Contact Presse Images



Hugues Piolet

Putrajaya a été bâtie dans les méandres d'un lac artificiel de 400 ha, alimenté par deux rivières qui ont été détournées.

Au même titre que Brasília, ce centre urbain a été créé ex nihilo

A minuit, le jumeau malaisien du pont Alexandre III de Paris s'embrase d'une ondée d'or. Sous ses arches baignées par les eaux d'un lac tropical, des pyrotechniciens japonais viennent de lancer une dernière salve. Ils espèrent bien remporter la compétition internationale de feux d'artifice qui se déroule dans la ville. Et ils ont décroché le bon soir : nous sommes le 30 août 2007, nuit du cinquantième anniversaire de l'indépendance de la Malaisie. Au sommet d'un terre-plein voisin, le palais des congrès, illuminé de l'intérieur, ressemble à une soucoupe volante en lévitation. Au-delà d'un autre pont – dit de la Noble Vision – qui déploie son immense voile de câbles d'acier sous le mirage d'une aurore boréale, la grande mosquée rose de la ville capture les étoiles filantes dans la trame de nacre et de fibre de verre de son dôme, pastiche de ceux d'Ispahan.

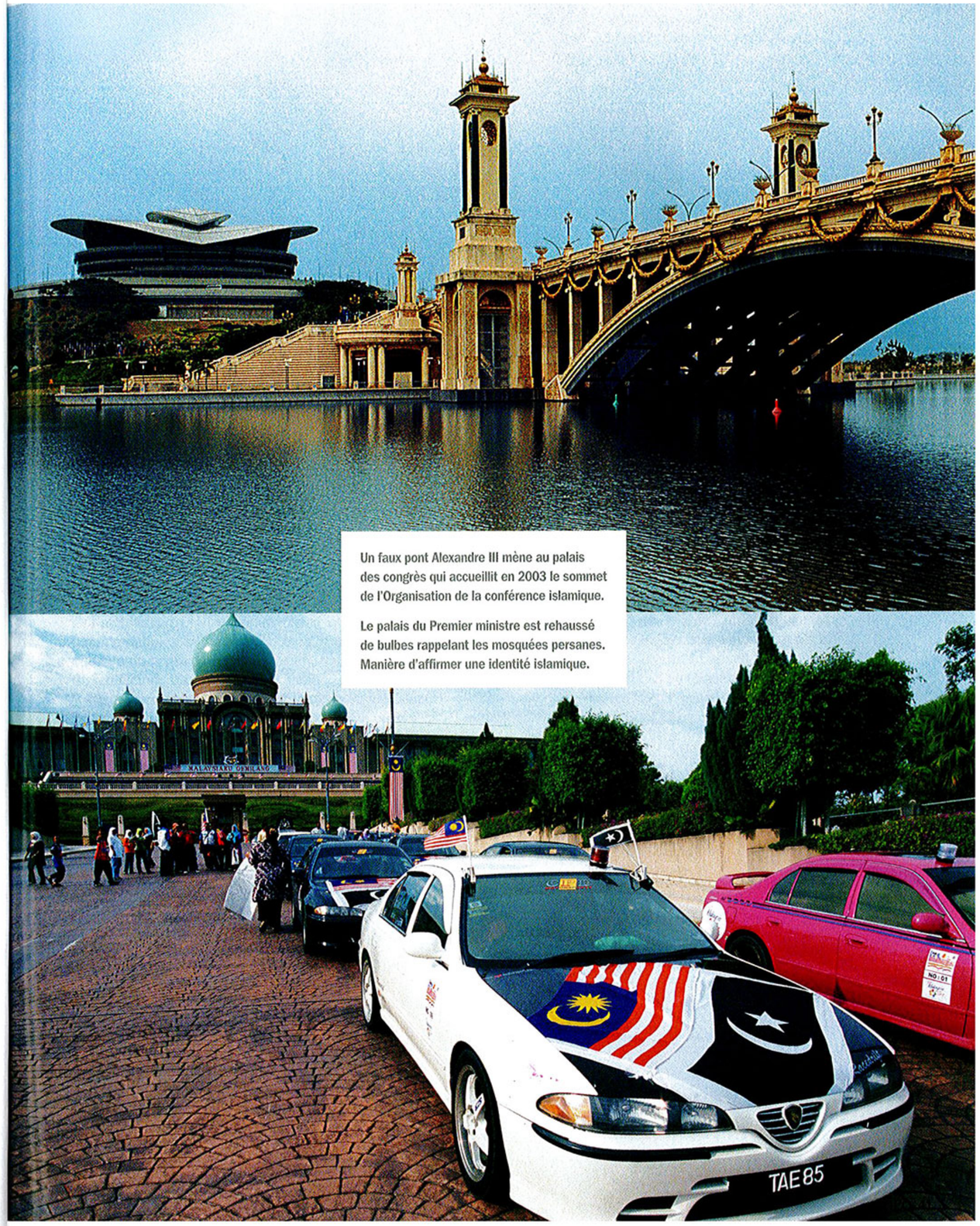
Soudain, tout s'éteint. Sur les berges du lac noires de monde, les Malaises réveillent les enfants effondrés sur des nattes en plastique ou des feuilles de journaux. De jeunes Chinois ouvrent le toit de leur décapotable et coupent l'air conditionné. Des familles indiennes ramassent prestement les restes de leur pique-nique végétarien. D'autres mettent leur téléphone sur vibreur. Tous se dressent dans les ténèbres et lèvent le poing en criant trois fois «Merdeka !» (Indépendance !). Ils sont cent mille, Malais, Chinois, Indiens, à entonner l'hymne national malaisien. Puis à s'engouffrer dans leurs voitures pour se retrouver coincés sur les bretelles d'autoroutes qui mènent, soit vers le sud, jusqu'au nouvel aéroport, soit vers le nord, à Kuala Lumpur, le centre financier, culturel et politique du pays. Finalement, beaucoup se garent et attendent que l'aube dissipe les embouteillages. Les voilà captifs de Putrajaya.

Putrajaya, c'est la nouvelle capitale administrative de la Malaisie, née, comme tous les grands projets architecturaux, d'un rêve à la fois visionnaire et mégalo. Celui de Mahathir Bin Mohamad, Premier ministre du pays entre 1981 et 2003, qui propulsa cette ancienne colonie britannique d'un statut de nation du tiers-monde à celui d'un tigre de l'Asie, dix-neuvième exportateur mondial.

Au début des années 1990, la capitale, Kuala Lumpur, venait de dépasser, avec sa banlieue, les deux millions d'habitants. Le nombre de fonctionnaires dans les administrations ne cessait d'augmenter, mais les terrains nécessaires à la construction de nouveaux ministères étaient, en centre-ville, rares et chers. Les grands axes urbains étouffaient sous les embouteillages. Médecin de formation, le Premier ministre Mahathir trouva rapidement le remède : déplacer les fonctionnaires vers un autre centre, décision qui désengorgerait Kuala Lumpur d'environ cent mille véhicules par jour. Par ailleurs, le regroupement de toutes les administrations sur un même lieu permettrait une meilleure organisation de l'Etat. Enfin, avec l'argent généré par la location des anciens ministères à des entreprises privées, on pourrait financer de pimpants nouveaux bâtiments. Voilà pour les arguments officiels. Et Mahathir de citer d'autres pays dans le monde qui ont eu le bon sens, sinon la prudence, de séparer leur capitale administrative de leur capitale financière : les Etats-Unis avec Washington DC et New York, le Brésil avec Brasília et Rio de Janeiro, l'Australie avec Canberra et Sydney.

Mais au-delà de ce pragmatisme de façade, Mahathir n'était-il pas poussé par une ambition personnelle, celle de «marquer son règne» ? Comme Louis XIV, qui abandonna les Tuileries pour construire Versailles, Mahathir rêvait de bâtir la première grande cité malaise. Dans son livre «Le Dilemme malais», publié en 1970, un an après les émeutes interethniques qui firent de nombreuses victimes parmi les Chinois, il stigmatisait le retard économique des Malais de souche (50 % de la population au moment de l'indépendance, en 1957) sur les «non-indigènes», à savoir les Indiens (12,5 %) et surtout les Chinois (37,5 %). Pour pallier ce retard, le gouvernement lança alors une politique qui donna la priorité aux «bumiputra», les «fils de la terre», pour l'obtention d'emplois dans la fonction publique, de prêts bancaires, de contrats gouvernementaux, de logements et de places dans les universités. Lorsqu'il accéda au pouvoir en 1981, Mahathir poursuivit cette politique de discrimination positive et fit de l'identité malaise une obsession nationale. Au point que les lois de l'Etat assimilent désormais cette identité à la religion : être Malais, c'est être musulman.

Putrajaya, nouvelle capitale administrative, sera donc pensée comme une cité islamique où l'homme vivra en harmonie avec son Créateur, son environnement et son prochain. Mais aussi une «ville intelligente», hypermoderne, pour démontrer que l'islam sait épouser son temps. Elle s'inscrira géographiquement dans le «supercorridor multimédia», mythe techno-futuriste qui relie Kuala ▶

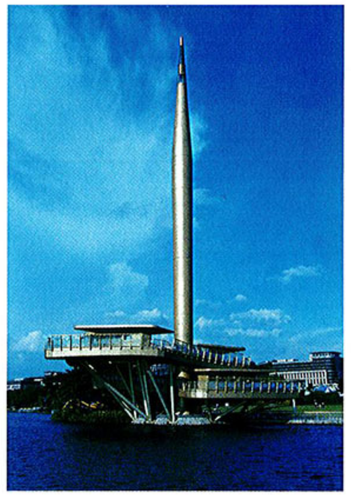


Un faux pont Alexandre III mène au palais des congrès qui accueillit en 2003 le sommet de l'Organisation de la conférence islamique.

Le palais du Premier ministre est rehaussé de bulbes rappelant les mosquées persanes. Manière d'affirmer une identité islamique.

Look stalinien et couleur latérite: ainsi trônent les bureaux de plusieurs ministères où travaillent des milliers de fonctionnaires.

La mosquée Putra, flanquée d'un minaret de 116 m, peut accueillir dix mille croyants. Derrière, se dresse le palais du Premier ministre.



Le Millennium Monument (68 m) évoque l'hibiscus («bunga raya»), fleur nationale. Il rend hommage à l'histoire de la nation.

L'architecture incarne l'identité des seuls Malais

▶ Lumpur à Cyberjaya (la Silicon Valley de la Malaisie), et joignant le nouvel aéroport international.

A Paris, dans ses bureaux de la Bastille, Thomas Richez, l'architecte qui a dessiné le sublime hôtel de ville de Putrajaya avec Zaini, un partenaire malaisien, se souvient: «En 1995, Mahathir a téléphoné à l'ambassade de France à Kuala Lumpur: "Je veux l'architecte qui a fait Paris." Il pensait à Haussmann, bien sûr. Ce qu'il voulait, en fait, c'était une architecture nationale malaise. Mais qu'est-ce que l'architecture malaise? Il n'existe pas de grande tradition nationale dans ce domaine, sinon les maisons en bois sur pilotis, les "kampungs". Les colons anglais s'étaient posé la même question et ils étaient allés chercher du côté de l'Inde le style "raj", qui combine les grandes proportions et la symétrie de l'architecture classique européenne avec les dômes des cours mogholes de l'Inde. Fort bien, mais tout le monde oublie que, ce qui détermine l'identité nationale en termes d'architecture, c'est le climat.»

Richez a donc dessiné un hôtel de ville tout en cubes de verre et en arches de métal, complètement transparent, limpide, aérien, avec la lumière qui le traverse de part en part, l'immeuble repoussant la chaleur du soleil et l'humidité étouffante. Lors de la remise des clés, le Premier ministre s'est extasié: «Ce bâtiment est plus moderne que l'administration que je vais mettre dedans.» Quant au site choisi, il se trouve à une vingtaine de kilomètres au sud de Kuala Lumpur, sur une ancienne plantation de palmiers à huile. On y draine les eaux de deux rivières, Chuau et Bisa, ainsi que celles de leurs affluents pour alimenter un lac artificiel de quatre cents hectares qui doit traverser la capitale pour en faire une île féerique, un jardin des délices. Pour financer le chantier, on fonde Putrajaya Holdings, dont 40 % du capital appartient à Petronas (aujourd'hui, 64,4 %), la grande compagnie pétrolière de Malaisie. Putrajaya Holdings est chargée de rassembler les fonds (environ 8,5 milliards d'euros) et de construire la ville nouvelle. En échange, elle percevra tous les loyers des nouveaux ministères, des bâtiments commerciaux et des résidences pendant vingt-cinq ans. Montage astucieux: la Malaisie peut ainsi s'offrir la cité administrative de ses songes fous, sans avoir à puiser dans ses caisses.

Le 21 juin 1999, Mahathir déménage à Putrajaya, dans son palais gouvernemental. C'est un bâtiment colossal, pastiche de l'architecture palatine française, surmonté de bulbes verts à l'orientale et barricadé au sommet d'une colline. Hauts et petits fonctionnaires suivent. Putrajaya Holdings commence à encaisser les premiers loyers. C'est l'euphorie. On attend 350 000 habitants pour 2005.

Trois ans plus tard, c'est la déception: Putrajaya ne compte que 60 000 résidents… Le 31 août dernier, à l'aube, jour des cinquante ans de l'indépendance de la Malaisie, le grand boulevard – qui cumule la démesure des Champs-Elysées, de l'avenue Hô Chi Minh à Hanoi et de la voie centrale d'Ispahan – était désert. Où était passé le défilé de la fête nationale? Seuls quelques balayeurs népalais, pakistanais ou indonésiens nettoyaient les 4,2 kilomètres de dalles aux motifs «songket», ces étoffes royales malaises brodées de fils d'or. Un groupe de Taïwanaises matinales se photographiaient devant un palais de justice tout droit sorti d'un conte des Mille et Une Nuits ou d'une farce néo-stalinienne. Avec sa façade blanche symbolisant la transparence de la justice et ses dômes en fibre de verre mélangée à de la résine, produit de la technologie allemande, le bâtiment rappelle que les lois de la nation sont soumises à celles de Dieu. D'autres touristes égarés se promenaient sur le lac dans une gondole à moteur et s'extasiaient devant un pont à la Magritte pourvu de portes romantiques ouvrant sur le vide. Mais pas un «fils de la Terre» en vue. Tous les fonctionnaires de Putrajaya avaient reçu l'ordre d'aller défiler à Kuala Lumpur. C'est là que se déroulaient les célébrations des cinquante ans de l'indépendance de la Malaisie.

Le Premier ministre actuel, Abdullah Badawi, entré en fonction fin 2003, ne veut plus entendre parler de Putrajaya, «la danseuse de son prédécesseur», comme la surnomment les opposants à Mahathir. Même si tous les ministères, y compris le sien, sont irrémédiablement stationnés là-bas. Badawi a suspendu tous les paiements des chantiers en cours et préfère désormais investir sur le «corridor sud», à la frontière avec Singapour. Conséquence: la ligne de métro aérien censée relier la gare de Putrajaya au cœur de la cité n'est toujours pas construite. Et le pont réservé à ce train flotte au-dessus du lac… sans être raccordé à la terre ferme.

«Nous avons mis beaucoup d'argent dans Putrajaya, l'argent du pétrole, mais ce projet est un échec social, explique Lillian Tay, l'architecte en chef de Veritas, le bureau d'architecture qui a construit la gare et le ministère de l'Environnement de la nouvelle cité. C'est une ville administrative, donc exclusivement malaise (les Chinois et les Indiens étant pratiquement absents de la fonction publique). ▶

Ces plantations d'ananas font partie de jardins immenses qui ont recouvert les terres marécageuses. Mille jardiniers y besognent.

La ville offre de vastes espaces dallés de repos et de promenade, avec fontaines et bassins. Mais les flâneurs y sont encore rares.

La cité-jardin accueille les oiseaux et attend les touristes

▶ C'est là le véritable problème. Les Chinois et les Indiens sont exclus du projet Putrajaya. Comme si, à travers sa nouvelle capitale, la Malaisie niait qu'elle était une nation pluriethnique. A tel point que, lors des élections législatives et régionales de mars dernier, une forte poussée de l'opposition a été constatée. Les observateurs ont vu là l'expression d'un ras-le-bol profond de la part des minorités, après plus de trente ans de discrimination positive en faveur des Malais.

«Une monstruosité féodale» : pour Mohamad Tajuddin, professeur d'architecture à l'u niversité technologique de Johor, Putrajaya est née d'un décret autoritariste. Elle est l'écho de régimes totalitaires, à l'opposé d'une architecture démocratique : «Mettre l'accent sur une référence ethnique particulière, dit-il, est un viol de la Constitution malaisienne qui garantit des droits égaux à tous. Par ailleurs, les dômes mauresques omniprésents laissent entendre que les musulmans de Malaisie ont un complexe d'infériorité vis-à-vis du Moyen-Orient. Le choix de Mahathir de revitaliser à Putrajaya les mosquées du Moyen-Orient et de l'Asie centrale vise à faire de la Malaisie le nouveau centre de la civilisation islamique et à redéfinir l'identité nationale selon une seule variante ethnique.»

Même Serina Hijjas, fille et bras droit du grand architecte malaisien Hijjas Kasturi, qui a dessiné le boulevard, les berges du lac et le palais des congrès, se désolidarise aujourd'hui de Putrajaya, d'autant que son grand bâtisseur n'est plus au pouvoir. Un des rares pionniers à croire encore à cette capitale reste Shahoran Johan Ariffin, aujourd'hui directeur des parcs et espaces verts de la ville. Il dirige une équipe de mille jardiniers. Sa plus grande fierté sont les «wetlands», les terres marécageuses divisées en vingt-quatre bassins plantés de 12,3 millions de plantes aquatiques de 70 espèces différentes. Elles absorbent les matières polluantes en provenance des deux rivières. Cette station d'épuration naturelle est, selon les brochures officielles malaisiennes, la plus vaste des tropiques, 197 hectares. Non seulement elle régule les crues et prévient l'érosion des sols, mais elle attire une foule d'oiseaux migrateurs, tels que les aigrettes de Russie et les hérons pourpres. «Les frais de maintenance pour tous ces espaces verts sont très élevés, explique Shahoran. Or, nous avons très peu d'habitations et de commerces. Nous avons donc besoin de l'argent des touristes pour financer notre cité-jardin. Le problème, c'est que le bâtiment de style yéménite, en face de l'hôtel de ville, était assigné à l'origine au ministère du Tourisme. Mais le ministre juge cet emplacement peu favorable et a décidé de rester à Kuala Lumpur.»

Les rares visiteurs étrangers qui s'aventurent à Putrajaya – Coréens, Japonais, Chinois, Saoudiens – sont souvent éblouis par ce théâtre urbain qui s'offre à leurs yeux, baigné par un lac enchanteur. Il peuvent aussi s'extasier devant la procession magistrale de styles architecturaux extravagants surgie de la jungle, entre la fanfaronnade parisienne, le Disney World islamique et le nouvel urbanisme américain. Il est vrai qu'ils ne perçoivent pas les tensions ethniques et religieuses qui sous-tendent le prodige. Mais qui sait comment Putrajaya sera perçue dans trois siècles ? Le château de Versailles n'est-il pas admiré comme un joyau architectural de notre patrimoine, alors qu'il a été construit par le plus dépensier et le plus totalitaire des rois de France ? ■

Elisabeth D. Inandiak

Photos : DR

Elisabeth D. Inandiak, *journaliste et écrivain, vit depuis de nombreuses années en Indonésie.* ***Nadia Benchallal,*** *photographe, a effectué plusieurs séjours en Malaisie et poursuit un travail au long cours sur les femmes et l'islam.*

Le pays d'un peuple divisé

Les Malaisiens sont composés de trois ethnies principales : les Malais (65 %), les Chinois (26 %) et les Indiens (8 %). Les élections générales du 8 mars dernier ont sanctionné la majorité en place depuis quarante ans, qui favorise d'abord les Malais.

Population : 27 millions.

Superficie : 330000 km².

Indépendance : 1957.

Régime : monarchie fédérale constitutionnelle.

Premier ministre : Abdullah Badawi, depuis la fin 2003.

PIB par habitant : 4900 euros (contre 28400 en France).

Indice de développement humain (IDH) : 63 (contre 10 en France).

Bazuki Muhammad / Reuters

Le Premier ministre Abullah Badawi.